

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 30

Artikel: Ein tsemin dè fai
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195053>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

environnantes, même au sommet du Petit-Muveran, de superbes feux de bengale s'allument et jettent leur lumière chatoyante et magique sur les monts géants qui nous surplombent. Le spectacle est vraiment grandiose, fantastique, impossible à décrire; aussi les bravos éclatent-ils de toutes parts avec enthousiasme.

En effet, rien de comparable ne peut être vu dans la plaine. Nous n'oublions jamais cette soirée.

Après tout cela, on peut aller à la paille et dormir comme des bienheureux, j'espère. — Les vieux, les grincheux, les délicats, les rhumatisants, sont installés dans les dortoirs de la cabane; les jeunes, les robustes et gais compagnons se glissent sous les tentes.

Dormir ! indiquez-m'en le moyen, quand on a à sa gauche une fabrique de calembours et de bourdes à faire rire aux larmes !

Ah ! voici le président, une bouteille à la main, qui nous apporte le *bonnet de nuit*, désireux de nous faciliter un sommeil réparateur.

Ce bonnet de nuit — pour ceux qui ne le savent pas — n'est autre qu'un petit verre de kirsch. M. Barbey, accompagné d'un porte-falot, fait la tournée au complet, dans la cabane et dans les tentes, auprès de quatre-vingt-dix sept coucheurs. Il n'oublie personne, chacun reçoit son bonnet de nuit; il n'oublie que lui-même, car, durant toute la fête, nous ne l'avons vu ni manger, ni boire.

Nous aimons à croire, cependant, qu'il n'a pas trop souffert de la faim, et qu'il a pu par-ci par-là croquer un petit morceau bien mérité.

Le lendemain, dimanche, à l'aube, le président et ses garçons d'office quittent la paille. Le feu est rapidement allumé et le chocolat *boutonne* dans les marmites. On sert vite les plus pressés, les intrépides, qui persistent à monter au Muveran, malgré le temps douteux et les brouillards qui en coiffent le sommet.

Un gros baquet de chocolat est apporté au milieu de la table de la cabane. Droit au-dessus, deux pieds s'agitent — je ne sais pourquoi — au bord du dortoir supérieur...

Une demi-minute s'écoule et paf ! une grosse babouche plonge dans le baquet. Un loustic l'attrappe et la jette vivement de côté : « Ceux qui ne l'ont pas vue, n'en sauront rien, » fait-il, et il continue à remplir les tasses de ses voisins.

— Voulez-vous déjeuner, monsieur ? me demande-t-il.

— Merci, lui répondis-je, je ne suis pas pressé; j'attendrai la seconde fournée.

Que de choses à dire encore; mais la place nous manque, et je suis forcé de finir brusquement en disant deux mots seulement de l'aimable et cordiale réception qui nous a été faite par la commune de Leytron. Comme il était charmant et plein d'entrain ce banquet, installé sous de beaux ombrages, égayé par l'excellente fanfare *La Villageoise*, et entouré d'une population sympathique.

Tout à coup, vers la fin du banquet, le président ouvre une lettre qui vient de lui parvenir : Ce sont quelques lignes aimables de M. Marc Morel, qui nous invite à boire le coup de l'étrier dans sa belle cave de Riddes, tout près de la gare.

Ce dernier verre de vin frais, pétillant et de qualité excellente, fut accepté, comme bien on pense, avec un sincère empressement. Il n'a qu'un défaut, ce vin, c'est de nous faire voir les choses à rebours. A peine le train nous ramenait-il à la maison, que la plupart de nos clubistes soutenaient mordicus que nous marchions contre Sion !... Pas moyen de leur ôter cette idée.

Effet d'optique, que voulez-vous.

Mais que de joies dans les cœurs et quels souvenirs nous rapportions tous des agréables journées des 19, 20 et 21 juillet 1895. L. M.

Ein tsemin dè fai.

Quand l'est qu'on va ein tsemin dè fai du la Converchon tant qu'è d'ao coté dè pè Mâodon, lo trein s'einfatè dein on part dè pertes qu'on l'ao dit d'ao tunets, iò on sè tràovè, tot per on coup, à novion tot coumeint quand on détieint lo crâisu ein sè forreint dèzo lo lévet àotrè la né.

Lè farceu ein profitont cauquies iadzo po fèrè d'ao petites farcès; m' d'ao iadzo que y'a, on ein fâ sein lo volliâi, coumeint vo z'allâ vairè.

Onna gaupa que dévessâi allâ dein on veladzo dè pè contrè la Brouye po trovâ se n'ocellio qu'étâi malâdo et po lo soigni tandi cauquies teimps, dévessâi preindrè lo trein pè la Converchon. Sa mère, que dévessâi restâ pè l'hotò, renasquâvè dè la laissi allâ tota soletta, po cein qu'on ne reincontrè pas adé quoui foudrâi dein clliâo tsancro dè treins, iò lè chenapans et lè bravès dzeins sont soveint meclliâ dein lo mémo vouagon. Assebin le lâi fe tot on prédzo dévânt dè la laissi modâ, ein lâi recoumandeint dè ne pas restâ tota soletta, m' d'allâ dein on vouagon iò y'a bin d'ao mondo, po ètrè pe sura dè ne pas ètrè eimbâtâie.

L'est bon. La bouéba tracè contrè la gâra et montè dein on vouagon quasu tot plein; m' à on estachon pe lèvé, tot cé mondo redècheind, et la lurena sè tràovè soletta avoué on dzouveno luron

que vegnâi dè montâ et que va s'achetâ drâi découtè la grachâosa.

La pourra bouéba n'étâi pas tant à se n'èse, kâ l'étâi on bocon vergognâosa et n'avâi jamé déveza à n'on luron que le ne cognessâi pas; et le repeinsâvè à tot cein que sa mère lâi avâi de, et que ne sè faillâi fiâ à nion; m' lo trein s'étâi reinmodâ et n'avâi rein à fèrè qu'à dzourè quie. Tot allâ bin tantqu'è à n'on tunet iò lo trein s'einfatè sein derè gâ ! Adon la felietta que sè peinsè que stu gaillâ poivè ne pas ètrè on bon soudzet, a l'idée dè fourrâ sa man dein sa catsetta, po qu'on ne lâi robâi pas lè cauquies centimes que sa mère lâi avâi bailli; m' miséricordè ! à l'avi que l'einfatè sa man, le tràovè la man d'ao luron que l'âi ètâi dza.

— Po su l'est on voleu, se le sè peinsâ, et coumeint l'étâi tot parâi prâo crâna, l'eimpougnè la man d'ao larron et la serrè tant qu'è seyon frou d'ao tunet, iò le sè peinsâvè dè criâ ào voleu.

M' on iadzo frou d'ao tunet, que ve la pourra bouéba?... C'est que l'avâi einfatâ sa man dein la catsetta ào galé et na pas dein la sinna. Adon le vegne rodzo qu'on pavot, kâ le sè peinsâvè que lo gaillâ l'allâvè preindrè po onna voleusa, et le lâi demandâ estiusa et lâi esplikâ tot.

On iadzo que l'eurent coumeinci à djasâ, ne botsiront pas. Lè z'amœirâo ont vito fé cognessance. Onna réson ein amenâ on autra; et sè trovâ que l'ocellio malâdo étâi lo parein d'ao luron et vo laisso à dévenâ lo resto. L'alliront einseimblio tant qu'ao veladzo iò restâvè lo luron, sè reviront tsi l'ocellio, que fut bintout gari et cauquies m'âi après lâi eut tsi li la noce d'ao galé et dè la grachâosa.

Cein que c'est qu'è dè passâ à novion dein on tunet !

Les musiciens d'autrefois.

Depuis que le dix-neuvième siècle a inventé les représentations à bénéfice, les concerts par souscription, les soirées et les matinées chantantes et instrumentales, et toutes les réunions aristocratiques et fashionables dont la musique fait particulièrement les frais, la condition des musiciens modernes devient chaque jour plus heureuse, plus honorable, plus brillante. Pour eux les bouquets, les couronnes, les ovations, et, ce qui est plus substantiel et plus solide, d'abondantes recettes.

Les talents du second ordre ont aussi leurs fanatiques admirateurs; aujourd'hui il y a place pour toutes les intelligences dans le monde musical. Pour peu que vous ayez de mérite et d'avenir, on vous choie, on vous fête, on vous porte aux nues. En vérité, ce siècle est l'âge d'or des musiciens.

Il est piquant de comparer à cette prospérité toujours croissante des musiciens modernes, la détresse des musiciens d'autrefois, et particulièrement de ceux du douzième et du treizième siècle. A cette époque, les